

Perspectives féministes chez *La Nouvelle Barre du jour* et  
*Les Têtes de pioche*.  
Collaborations littéraires et politiques de Nicole Brossard

Sarah Yahyaoui

The Graduate Center, City University of New York (CUNY)

Nicole Brossard, figure marquante du féminisme et de l'avant-garde littéraire québécoise, a été membre fondatrice et éditrice de deux revues créées presque la même année, soit *La Nouvelle Barre du jour*, (re)fondée en 1977, et *Les Têtes de pioche*<sup>1</sup>, mise sur pied en 1976. Il s'agira ici de voir comment les politiques éditoriales des deux revues, dont les commencements s'enchaînent et qui correspondent aussi aux débuts de la période féministe de l'auteure, articulent les questions essentielles

---

<sup>1</sup> Les prochaines références à *La Nouvelle Barre du jour* et aux *Têtes de pioche* seront indiquées avec les mentions *NBJ* ou *TDP*.

qu'elle se posera quant à la place des femmes en société et au rôle de la littérature dans leur émancipation. Si les *TDP* articulent une ligne éditoriale « féministe radicale », la nouvelle mouture de la *NBJ* offre elle aussi une grande place aux femmes dans ses pages avec un numéro annuel de production exclusivement féminine. C'est que l'apparition du numéro annuel *Femmes* à la *NBJ* et la fondation des *TDP* s'inscrivent dans un contexte politique fécond, un moment d'éclosion du féminisme au Québec. Marie-Andrée Bergeron, dans sa thèse « *NOUS AVONS VOULU PARLER DE NOUS* ». *Le discours éditorial des féministes québécoises (1972-1987) dans Québécoises deboutte!, Les têtes de pioche et La Vie en rose*, signale que le journal paraît à un moment clé de l'expression du mouvement : « la période 1974-1980, qui comprend les années de publication de la revue *Les têtes de pioche*, représente peut-être le plus haut degré d'intensité en ce qui a trait à la production culturelle féministe » (2013, p. 104). Le collectif et le journal en découlant profitent de cette multiplication des productions féministes en créant un réseau d'échange entre les différentes instances artistiques et politiques de l'époque. Ainsi, autant les commerces tenus par des femmes que les écrits des femmes sont promus dans les pages du journal, qui poursuit sa mission première de lieu de rassemblement, héritée de sa fondation en tant que collectif. Comme la *BDJ* se situe dans les marges de la littérature québécoise avec son parti pris formaliste, les *TDP* se positionnent en marge du milieu politique québécois en s'affirmant non seulement comme féministes, mais comme féministes radicales, accusant le système patriarcal de l'oppression des femmes et souhaitant démanteler un système où la femme est assujettie à l'homme. Brossard

écrit ainsi dans « Féminisme ou lutte spécifique des femmes » que « [p]endant des siècles, une moitié de l'humanité a servi l'autre » (*TDP*, 1980 [mars 1976], p. 16), liant directement l'oppression des femmes à une mainmise des hommes et s'inscrivant dans une pensée féministe radicale.

La principale différence entre le journal féministe *Têtes de Pioche* et la revue littéraire *La Nouvelle Barre du jour* est la portée politique du premier. Comme Armande Saint-Jean l'annonce dans la préface de la compilation des numéros des *TDP* :

[l]'objectif des **Têtes de Pioche** a toujours été double : constituer un groupe de réflexion féministe radicale et publier un journal pour rendre compte de cette expérience en la partageant avec des femmes qui avaient amorcé une prise de conscience de leur condition. (1980, p. 7)

Le journal joue donc un rôle rassembleur, puisque la publication succède au collectif et poursuit la construction d'un espace féministe. La revue permet aux discussions du groupe de rejoindre un public plus large en explorant des thèmes dictés par le quotidien des femmes et la lutte féministe, reprenant à leur compte l'idée que « le privé est politique » (le syntagme de Carol Hanisch inspire le titre du numéro d'avril 1976, *La vie privée est politique*). Présentée comme « presse de combat » dans la préface de la compilation parue aux Éditions du remue-ménage, la revue des *TDP* compte Nicole Brossard comme membre des débuts à la fin, soit de 1975 (alors que les *TDP* ne sont qu'un groupe de discussion) à 1979. Le journal publie 23 numéros entre mars 1976 et juin 1979 (Saint-Jean, 1980, p. 5) et c'est à l'époque le « seul journal féministe et autonome qui ait duré aussi longtemps » (Saint-Jean, 1980, p. 5). La publication se positionne dans la lignée du mouvement féministe radical que les

*TDP* présentent comme une « analyse qui lie l’oppression actuelle des femmes à l’existence d’un système séculaire de domination nommé patriarcat » (Saint-Jean, 1980, p. 5). Contrairement à la *BDJ/NBJ* qui s’approche de l’actualité immédiate et de son urgence seulement avec le colloque Miron, la mission primordiale des *TDP* est de rapporter l’actualité des femmes dans une optique féministe. *L’Oxford Dictionary of Journalism* définit le journalisme militant (*activist journalism*) comme « the use of journalistic skills within activist media to report on, and inspire political engagement with, one or more issues<sup>2</sup>. » (Harcup, 2016) Contre un langage qu’elles considèrent nécessairement patriarcal, les féministes s’arrogent des espaces politiques de lutte et de parole, de lutte par la parole. Le journal des *TDP* permet notamment aux écrivaines du collectif d’élaborer une voix féministe détachée des besoins et présupposés patriarcaux d’un autre champ, le littéraire, en ne fonctionnant que par le financement de ses lectrices et en s’intéressant exclusivement à la cause féministe.

*La Barre du jour* et sa refonte, *la Nouvelle Barre du jour*, sont toutes deux des revues à visée spécifiquement littéraire. Dans *Histoire de la littérature québécoise*, Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge affirment ainsi que la *BDJ/NBJ* « élaborent une théorie du texte comme entité autonome, en le détachant à la fois de l’auteur et du contexte social » (2010, p. 491). Le caractère apolitique de la *BDJ* se dément cependant peu à peu avec les bouleversements d’Octobre 1970 et le numéro spécial de la revue sur Miron au moment de son emprisonnement. Les premiers numéros ne sont pas fondés sur une position politique clairement énoncée

---

<sup>2</sup> Je traduis : « l’usage de techniques journalistiques dans les médias militants afin de rapporter sur une ou plusieurs causes et d’inciter un engagement politique ».

et s'inscrivent plutôt dans une histoire littéraire québécoise (projet déjà en soi politique). Au moment où Miron est détenu, la *BDJ* ne peut ignorer les questions sociales qui agitent le Québec et publie un « document Miron », actes d'un colloque en solidarité avec le poète. Suivant cette première incursion du politique dans la revue formaliste, la *BDJ* et à sa suite la *NBJ* deviendront un des lieux du renouvellement de la littérature québécoise par une voix politique : les prises de parole féministes de ses auteures. Les partis pris éditoriaux nationalistes et féministes de la revue passant par la constitution d'une littérature québécoise historique et par la publication d'écrivaines, deviennent dès lors eux-mêmes des choix politiques. En effet, cette écriture qu'on a appelée « au féminin » est écrite par des *féministes* qui se retrouvent également dans les pages des *TDP*.

Nicole Brossard joue un rôle actif dans ce repositionnement de la revue alors qu'elle dirige 84 numéros de la *BDJ* et de la *NBJ*, dont le premier numéro spécial *Femmes*<sup>3</sup> qui paraîtra annuellement dans la *NBJ*. La prise de position féministe de Brossard avec la publication du numéro *Femme et langage* à la *BDJ* sera suivie par sa participation à la fondation du collectif et du journal militant *Les Têtes de pioche*. Le projet d'élaboration d'une littérature féministe est déjà présent dans le numéro *Femme et Langage* de la *BDJ* alors que Brossard se désole dans « E muet mutant » de la nécessité pour les femmes de modifier leur mode d'être pour être entendues : « pour avoir raison il faut étrangement ressembler à celui qui nous contredit » (hiver 1975,

---

<sup>3</sup> J'utilise ici le pluriel à la suite de Claude Sabourin (1985), mais il est important de noter que la plupart des numéros utilisent le singulier dans leur titre. Par exemple *Femme et langage* ou encore *La femme et la ville*.

p. 18). Les revues de combat comme les *TDP* et les numéros spéciaux de la *NBJ* incarnent alors pour l'auteure et ses coéditrices un moyen d'accepter partiellement les règles du jeu en se publiant et en publicisant leurs positions, tout en dictant les termes de cette publication par l'autogestion et l'autoédition.

En outre, Brossard délaissera l'édition des deux revues au même moment. En effet, le numéro spécial de l'année 1980, *La Mermour*, marque la première absence éditoriale et scripturale de Brossard des numéros *Femmes* et coïncide avec la fin des *TDP*. La fin de l'aventure éditoriale pour Brossard marque son retour à l'écriture, avec une période de production plus prolifique durant les années 1980. Le féminisme de Brossard se déplace donc hors des activités éditoriales et collectives puisqu'elle démissionne de son poste de directrice de la *NBJ* au moment même où le collectif des *TDP* se sépare. Brossard déclare en entrevue à *Voix et Images* qu'à ce moment de sa carrière, « [t]oute [s]on énergie passe dans d'autres productions, dans d'autres lieux. Et quand [elle] revien[t] à la revue — à la *NBJ*, désormais —, c'est justement pour faire circuler des textes de femmes » (Bonenfant et Gervais, 1985, p. 81). C'est donc dire que le travail féministe ne s'interrompra plus pour elle et que tout autant sa pratique d'écriture que ses politiques éditoriales s'inscriront dans la lutte des femmes.

Bergeron avance qu'au lieu d'approfondir l'aspect collectif de ces revues, il est possible « d'étudier, par exemple, la manière dont se déploie l'agentivité des textes; quelles en sont les manifestations, les inscriptions textuelles et discursives, etc. — particulièrement au sein des *Têtes de pioche* » (2013, p. 32). Ce sera l'avenue que

j'emprunterai dans cette étude, tentant d'identifier comment l'agentivité<sup>4</sup> scripturale et éditoriale de Brossard se manifeste au sein des *TDP* et de la *NBJ* et comparant les moyens éditoriaux, les thématiques et les politiques des revues. Malgré les différences génériques entre presse et littérature, « [d]es rapports interdiscursifs et intertextuels intenses se sont tissés entre les deux univers médiatiques » (Cambron et Lüsebrink, 2000, p. 145) et peuvent être étudiés à travers les positionnements féministes que l'auteure et ses collaboratrices prendront dans le cadre des deux publications. J'avancerai à leur suite que les liens intenses entre littérature et féminisme à l'époque ont participé à l'accélération du mouvement féministe et que l'écriture au sein des *TDP* influencera l'œuvre brossardienne. L'auteure n'y affine pas sa plume, mais y développe une pensée féministe qu'elle déploiera ensuite dans son écriture.

J'explorerai les liens entre les deux publications et les enjeux féministes de l'époque à travers le rôle d'éditrice et d'écrivaine de Brossard à la fois à la *NBJ* et aux *TDP*. J'établirai également les recoupements entre les enjeux de l'écriture féministe de Brossard et ceux des écrivaines et militantes de la même période ayant participé à la revue et au journal. J'articulerai en quoi les lignes éditoriales des numéros spéciaux *Femmes* de la *NBJ*, une revue ayant évidemment des visées littéraires héritées de la *BDJ*, et celles des *TDP*, qui porte sa démarche radicale en sous-titre, se ressemblent et diffèrent.

---

<sup>4</sup> L'agentivité est une traduction proposée par plusieurs théoriciennes féministes du terme *agency*, défini par Lois McNay dans *Gender and agency: Reconfiguring the Subject in Feminist and Social Theory* comme « the ability to act in an unexpected fashion or to institute new and unanticipated modes of behavior » (2000, p. 22). Je traduis : « la capacité d'agir de façon inattendue ou d'instaurer de nouveaux modes d'agir ». L'agentivité constitue donc la capacité d'action indépendante d'un sujet.

### ***Moyens et diffusion***

Les liens génériques entre revue littéraire et journal militant sont rendus clairs non seulement par la présence de Brossard aux deux revues, mais aussi parce que selon Bergeron, les revues féministes québécoises deviennent éventuellement « un *objet littéraire quasi autonome*, qui demeure poreux aux effets de champs, certes, mais dont le discours et la forme se définissent en eux-mêmes » (2013, p. 17-18). Les numéros spéciaux *Femmes* de la *NBJ* se liraient donc comme faisant partie d'un même genre littéraire et partageraient des critères définitoires, dont leurs moyens de diffusion et leurs thèmes. Ainsi, si Bergeron affirme ensuite (2013, p. 111) que les écrivaines des *TDP* effacent leur identité littéraire pour fonder la revue féministe, il me semble plutôt que c'est grâce à leur identité littéraire qu'elles parviennent à élaborer cette revue et à centrer son propos autour du quotidien de femmes en utilisant une langue prosaïque. Louise Dupré affirme dans « BJ/NBJ : pour une lecture des politiques éditoriales » qu'« écrire son quotidien de femme devient une façon d'exercer une subversion » (1985, p. 120) et cette subversion est évidente dans le portrait cru que les *TDP* dressent du quotidien des femmes. Leur revue incarne un espace où des femmes peuvent parler de tâches ménagères, d'avortement, de grossesse (dans une section intitulée « Comment je suis devenue enceinte » qui paraît régulièrement) avec toute la colère, le désarroi, l'humour et la connivence nécessaires à l'exploration de ces thèmes sous-exploités dans les médias traditionnels de l'époque.

Ainsi, les *TDP* développent bien vite leur propre système éditorial (véritablement collectif), où chacune participe à toutes les tâches d'édition, de

distribution ou de gestion de la revue, comme l'annonce Michèle Jean dans l'ultime éditorial : « [u]ne chose dont nous sommes assez fières c'est d'une certaine façon de notre mode de fonctionnement. Il n'y a jamais eu de structures dans le journal. Tout le monde faisant de la cuisine [...] et celles qui en avaient le goût écrivaient » (*TDP*, 1980 [juin 1979], p. 194). La métaphore du rôle féminin de cuisinière pour expliciter les diverses tâches reliées à l'édition participe d'un humour féministe. Ce partage complique pourtant la mise sous presse et sera une des causes évoquées pour expliquer la fin de la publication. Les membres élaborent aussi leurs propres catégories éditoriales comme le courrier des lectrices, qui leur permet d'inscrire des articles hors du dossier d'actualité exploré ce mois-là (et qui publiera les interrogations de figures littéraires telles que Louky Bersianik et Jovette Marchessault), ou encore la catégorie « On n'est pas les premières », semblable à celle des « Inédits » à la *BDJ*, qui inscrit le combat féministe (ou la littérature québécoise dans le cas de la *BDJ*) dans une perspective historique. Comme on l'a vu, les *TDP* souhaitent galvaniser le mouvement féministe au Québec et donnent une légitimité à la lutte féministe en inscrivant celle-ci dans la durée, tout comme la *BDJ* inscrivait la littérature québécoise dans une pérennité historique.

Contrairement à la *BDJ*, et vu les objectifs politiques du journal, les *TDP* permettent à des femmes d'horizons variés et de toutes capacités d'écriture de s'exprimer. On remarque en fait à la lecture que malgré le fait que France Théoret et Nicole Brossard soient à la fois fondatrices et écrivaines, elles n'accaparent pas les rôles éditoriaux et scripturaux. Non seulement les autres femmes ont également droit

à leur chronique dans les premiers numéros, mais dès la seconde parution, les lettres des lectrices occupent une demi-page dans la parution de huit pages, en sus de multiples articles et textes provenant du lectorat. Ces lectrices ne sont pas seulement incluses lorsqu'elles ont des commentaires positifs, les critiques sont également publiées, comme une lettre de lectrice de l'avant-dernier numéro qui se plaint des délais de publication (*TDP*, 1980 [juin 1978], p. 183).

Les *TDP* deviennent par là un espace d'échange où les difficultés éprouvées par les fondatrices et les lectrices sont exprimées dans des lettres ouvertes, au sein même des articles ou dans les éditoriaux. Ces derniers permettent d'exposer les désaccords et les obstacles rencontrés par les éditrices. Ainsi, moins d'un an après la première parution des *TDP*, le collectif se sépare et l'éclatement du groupe est expliqué par les membres restants : « [l]a venue des nouvelles collaboratrices n'a fait que polariser des prises de position qui, au cours des quelques semaines qui suivirent devinrent inconciliables, à savoir : la lutte des femmes est-elle un appendice de la lutte des classes » (*TDP*, 1980 [décembre 1976], p. 70). Les oppositions mentionnées par Saint-Jean sont donc à l'origine même de la première scission dans le collectif. Cette division devient d'autant plus prenante au sein des *TDP* que le projet est public : les différends se règlent alors en partie au sein de la publication. Les *TDP* visent à créer de nouveaux discours et à exprimer des réalités féminines auparavant tues, incluant le conflit. Cette prise de parole permet ensuite de faire dialoguer ces femmes et leurs positions afin de faciliter le passage à l'action. Les visées sociales et politiques de la publication expliquent que les conflits vécus au sein du journal soient surtout idéologiques :

[p]our **Les Têtes de Pioche**, les principales sources de conflits et de tension entre les membres des collectifs successifs ont porté sur trois types de différences : idéologiques (les féministes radicales opposées aux féministes marxistes), de classe (les féministes d'origine ouvrière versus les féministes d'origine bourgeoise) et sexuelles (les féministes lesbiennes face aux féministes hétérosexuelles) (Saint-Jean, 1980, p. 8).

Ces trois catégories de différenciation des positions des *TDP* correspondent en fait à autant d'angles politiques ayant mené les différents membres au féminisme. Armande Saint-Jean définit ces modes de conflits comme n'étant pas tous idéologiques, mais les ancrages identitaires orientent les positionnements politiques des auteures au sein des *TDP* et du mouvement féministe. Ainsi, les conflits de classe et d'orientation sexuelle du collectif s'articulent comme étant d'abord idéologiques : interrompant le dialogue entre les féministes et questionnant la possibilité d'échanger entre femmes d'horizons différents. Malgré cette ouverture des *TDP* au dialogue, deux membres écrivent une lettre ouverte augurant la scission du groupe entre féministes marxistes et féministes radicales. Monique Fortin et Micheline Cardinal y déplorent les excès des discussions : « [e]n tant que féministes on est tannées des discussions idéologiques âpres et ardues, car pendant ce temps on ne parle qu'aux femmes déjà sensibilisées et déjà en mesure de se donner des moyens d'action » (*TDP*, 1980 [novembre 1976], p. 67). Les tensions entre politique et écriture chez les *TDP* sont explicitées dans cette lettre. Les féministes moins aisées ou éduquées souhaitent un passage à l'action directe, alors que certaines des membres ont une approche plus théorique. Une des plus grandes tensions des *TDP* s'expose : comment inclure le plus grand nombre de lectrices et non pas seulement les plus éduquées? Comment concilier un féminisme de survivance et de lutte à un féminisme théorique et idéologique? Ces questions sont le

fardeau des *TDP*, puisque les pages de la *NBJ* sont déjà réservées à des auteures capables d'articuler leur pensée par l'écriture. La mission que se donnent les *TDP* leur complique la tâche : comment écrire sans « trop » écrire, sans fermer la porte à l'écriture et à la lecture de toutes les femmes? Cette difficulté d'intégration des militantes ouvrières expliquerait peut-être le retrait de Brossard du milieu militant et son investissement dans l'écriture féministe.

Ces questions se posent de façon d'autant plus pressante que les *TDP* sont éminemment conscientes du poids de leur plateforme publique, seul journal féministe de l'époque. La différence entre féministes hétérosexuelles et lesbiennes prend un tour politique, puisqu'on s'interroge dans les pages des *TDP* à savoir si les féministes hétérosexuelles peuvent véritablement être féministes : elles se laisseraient avoir au piège de l'amour hétérosexuel et de l'asservissement à leur mari. Ces enjeux entre hétérosexualité et lesbianisme se lisent dans les pages de la *BDJ* également, puisque dans le numéro *Femmes* de 1983, ces orientations sexuelles font contraste dans les pages de la revue, changeant d'une auteure à l'autre. Ce numéro, qui laisse place à des voix jusque-là moins connues, contient des textes qui mettent en scène autant des érotismes hétérosexuels où le désir masculin permet la créativité du féminin que des sexualités lesbiennes conceptualisées autour de métaphores de sororité<sup>5</sup>.

Cette pratique de divulgation des difficultés est partagée par la *BDJ* où la complexité d'un rassemblement scriptural de femmes dans un seul numéro et sous

---

<sup>5</sup> Françoise Collin explique l'apparition de la sororité féministe de l'époque ainsi : « [d]ans ce mouvement, un important courant du féminisme a développé l'idée d'une *spécificité* féminine, une féminitude, différente de la féminité traditionnelle mais non moins imposante, qui produisait entre les femmes une harmonie spontanée, immédiate, de type instinctif, que nous avons désignée comme *sororité* » (1983, p. 8).

une seule thématique est souvent exprimée, et ce, dès le premier spécial intitulé *Femme et langage* monté par Brossard. La *NBJ* tente elle aussi dans les multiples éditoriaux des numéros *Femmes* d'établir un dialogue avec les lectrices et d'explicitier les thèmes de ces numéros spéciaux. Alors que dans la production habituelle de la *NBJ* les éditoriaux se font rares, comme si la littérature n'avait pas besoin d'autre justification, les numéros *Femmes* sont presque tous accompagnés d'un éditorial ou à tout le moins d'un liminaire expliquant la démarche. Ces numéros spéciaux, s'ils se répètent chaque année, semblent donc traités comme extérieurs à la production habituelle de la revue. De plus, les femmes participent à la *NBJ* principalement en leur capacité d'écrivaines, grâce à leur maîtrise acquise de la parole. Les convictions ne sont pas le premier critère d'inclusion, mais c'est plutôt le genre des auteures et leurs capacités d'écriture qui déterminent leur participation. Bergeron affirme dans sa thèse que « c'est *par* la revue que se crée et se présente la collectivité féministe. [...] La revue a cette particularité de générer du "collectif" en possédant, comme dispositif discursif, une voix qui est plurielle *a priori* » (2013, p. 30), mais cette « collectivité » est surtout visible dans les *TDP* – où l'équipe éditoriale est plurielle dès le début et les éditoriaux presque toujours signés « Le collectif ». Cette collectivité se transférera peu à peu à la *NBJ* où on peut remarquer vers la fin des années 1970 que l'équipe de direction est plutôt nommée « *collectif* de direction » (je souligne).

Le dialogue établi au sein des *TDP* contraste avec le fonctionnement plus opaque de la *BDJ* qui empêche parfois de constater les interactions entre les auteures. En effet, seulement deux numéros de la *NBJ* ont une politique éditoriale claire

d'échange. Le premier, *Femmes* (1983), appelle des auteures « peu ou pas encore publiées par la revue » (Le collectif, p. 5) à participer au numéro par l'entremise de trois autres, Carole David, Denise Desautels et Renée-Berthe Drapeau. Elles sont invitées à partager leur écriture, mais aucune autre collaboration n'est annoncée en liminaire : seulement l'invitation de différentes écrivaines par leurs collègues. Il n'y a donc pas dialogue visible à la lecture; les liens sont gommés et l'échange ne peut que parfois se deviner thématiquement (idée de la perte et du manque, par exemple) sans recoupement formel clair. Le collectif de direction annonce que le seul thème partagé est « celui de leur propre venue et de leur propre écriture » (Le collectif, 1983, p. 5) sans que celles-ci constituent une possibilité de dialogue, s'éloignant d'une venue à l'écriture journalistique médiatisée et débattue dans leurs pages par les membres des *TDP*. Le second numéro de la *NBJ*, *Révélatrices : femmes et photo* (mars 1984), fait collaborer photographes et écrivaines, mais c'est à la lectrice de recomposer les échos entre les différentes œuvres, sans que les traces d'un dialogue aient été conservées. Cependant, presque une décennie après la fondation de la *NBJ*, son numéro spécial porte sur le forum artistique et féministe créé pour les dix ans des numéros spéciaux *Femmes* de la *BDJ* et de la *NBJ* : le Forum des femmes. Les actes du Forum constituent le seul numéro spécial *Femmes* où les échanges font partie intégrale de la publication avec des « commentaires » en fin de texte, créant une *polis* textuelle entre femmes. Il est donc significatif que Brossard choisisse ce numéro pour explorer une des tensions de son écriture, le rapport entre réel et fiction. Dans son texte « Interceptor le réel », elle déclare : « [s]eule l'écriture, considérée comme une machine capable de nous

aider à résoudre des problèmes de sens, nous met-elle en situation de pouvoir penser produire du vrai, c'est à dire de la réalité » (mars 1986, p. 16). Cependant, alors que l'auteure avait, à la suite de la parution du *Centre blanc* « découvert que l'essentiel [...], on ne pouvait le dire consciemment avec des mots » (van Schendel et Fisette, 1977, p. 3), le combat politique force Brossard à un retour à la parole et au pouvoir du texte : un retour à la machine textuelle de sa période formaliste, mise à l'ouvrage de la fabrication du réel. L'écriture ne crée plus que de la fiction, mais place l'humain en position de réflexion et de création du sens à travers l'écriture.

En effet, en introduction du premier numéro spécial *Femmes* de 1975, Brossard affirme l'extrême nécessité de ce numéro comme réflexion sur les rapports qu'entretiennent les femmes au langage et à une langue nécessairement patriarcale. L'auteure déplore également la difficulté de rassembler des femmes autour d'un numéro spécifiquement pour elles, alors que seulement neuf femmes sur seize acceptent d'écrire dans l'édition spéciale. Elle remarque le manque d'homogénéité du numéro, conséquence de la multiplicité des pratiques scripturales des contributrices (auteures, mais également professeures, journalistes et actrices). Cette mixité est un trait marqué des *TDP*, mais sera abandonnée à la *NBJ*, puisque les numéros de la revue littéraire resteront réservés aux écrivaines par la suite. Je noterai tout de même l'inclusion de nouvelles plumes comme celle de Rachel Leclerc, alors étudiante, dans le numéro *Femmes* de 1983. Les tensions entre homogénéité et hétérogénéité du groupe ressemblent à celles que vivront les *TDP* alors que le collectif se scindera dans la première année, ou encore quand la question du féminisme lesbien et du féminisme

hétérosexuel divisera les membres. La même difficulté à rassembler des voix de femmes se présente lors de l'édition du numéro *Femmes et humour*<sup>6</sup> (octobre 1981) dirigé par Germaine Beaulieu. Ce numéro spécial, ayant une thématique claire et ne regroupant que des femmes, ne porte pourtant pas de titre annonçant sa distinction, peut-être parce que sa directrice considère le numéro comme un échec partiel. En liminaire, Beaulieu déplore en effet la défection des femmes, comme Brossard lors de la première édition du numéro spécial *Femmes*, mais croit que c'est plutôt le thème qui a fait fuir certaines écrivaines : « l'humour n'est pas chose facile. C'est ce qui ressort d'une expérience qui devait rassembler au départ des textes d'une vingtaine de femmes. Prise par surprise je le fus de voir qu'on ne commande pas l'humour, surtout et encore moins aux femmes » (Beaulieu, 1981, p. 5). Il semble en effet que les écrivaines ne souhaitent pas toutes être étiquetées d'abord par leur genre afin d'être incluses dans le numéro, mais aussi que la thématique même du numéro pose problème. Ces femmes rencontrent déjà tant de difficultés d'écriture qu'elles ne peuvent s'encombrer d'une autre contrainte, surtout aussi risquée que celle de l'humour. Elles adoptent alors ce que Lucie Joubert appelle dans *L'humour du sexe. Le rire des filles* une « autocensure » liée au risque d'être confondue avec son propos ou ses personnages et procèdent à une internalisation « [d]es interdits contre lesquels elles s'étaient si longtemps battues » (2002, p. 38-39). Lorsqu'on en vient au rire, les auteures éprouvent paradoxalement tout le poids du patriarcat et de ses interdits et la difficulté de s'en détacher afin d'établir un espace humoristique. Le patriarcat vient

---

<sup>6</sup> Le titre du numéro *Femmes et humour* est donné dans certaines bibliographies, mais n'est pas affiché dans la revue même. J'utiliserai ce titre afin d'identifier plus facilement ce numéro.

couper la langue de celles qui l'auraient trop bien pendue et rend dangereuse la tâche des auteures.

### ***Recoupements thématiques***

Selon Bergeron, les liens entre les deux revues se voient dans le réseau et la reconnaissance offerts aux *TDP* (2013, p. 109), puisque Brossard et Théoret sont du comité éditorial de la *BDJ* et des *TDP* et offriront donc à ce journal naissant une autorité auctoriale déjà établie en plus d'un réseau éditorial et littéraire. Je note toutefois plusieurs parallèles thématiques et stylistiques entre la *NBJ* et les *TDP*. L'usage de l'humour étant commun aux deux revues, je tenterai d'établir par quels moyens les deux publications partageront ce thème, ainsi que celui de la ville. En affinant ma comparaison aux numéros spéciaux *Femmes* de la *BDJ/NBJ*, je remarque effectivement que plusieurs des numéros des *TDP* recourent des thèmes et recherches de la *NBJ*. Ainsi, le numéro spécial *Femmes et humour* de la *NBJ* concrétiserait le projet de numéro sur l'humour des *TDP* qui n'aura pas le temps de voir le jour avant la fin du journal.

Brossard n'écrit pas dans le numéro *Femmes et humour*, mais une des cofondatrices des *TDP* y participe : France Théoret. Ce numéro récupère certains des tropes humoristiques élaborés dans les *TDP*, dont une représentation assez caustique des hommes, mais aussi une revendication des droits des femmes par des dénonciations exagérées. Le tout premier numéro des *TDP* se sert ainsi de l'exagération et du joual afin de démontrer l'absurde d'un « matriarcat » québécois et

le pouvoir limité des mères dans la société québécoise. Dans « Le matriarcat québécois analysé par les reines du foyer », coécrit avec Michèle Jean, Théoret vante le pouvoir de la mère : « [l]a Mômman régnait sur la maison. Enfermée dans l'univers clos de ses quatre murs, elle régnait effectivement et durement » (*TDP*, 1980 [mars 1976], p. 13). Les contrastes entre le règne et les limites du royaume, entre la populaire « Mômman » et l'aristocrate despotique, créent une image humoristique qui frappe l'esprit. Elles tentent dès la première publication une entrée forte dans l'imaginaire québécois et attaquent derechef un des socles de la société de l'époque : les mères. Les *TDP* refusent de voir la mère québécoise comme toute-puissante et constatent plutôt les limites du rôle, les obligations à la procréation qui pèsent sur elle. Dans le numéro sur l'humour de la *NBJ*, Adèle Beaudry explore cette tension entre l'omnipotence de la mère et le poids que cette responsabilité familiale fait peser sur elle, puisque le monologue « Géographie (ou : La théorie des ensembles) » se termine sur ces phrases de la fille : « MÔMAAAAN!!! As-tu acheté des "Kleenex"? Des fleuris-rose-sur-fond-vert-comme-j't'ai DIT???? MÔMAAAAN!!! M'écoutes-tu???? » (1981, p. 51) Le rôle de gestion des enfants n'en est pas un de pouvoir pour la mère, mais bien de sujétion aux désirs de sa fille qui ne souhaite l'écoute que dans une relation marchande avec la mère. Le Kleenex fleuri devient un moyen pour la fille d'enjoliver ce que Bakhtine appelle le bas corporel, mais renforce le rôle ancillaire de la mère. Lucie Joubert avance dans *L'humour du sexe. Le rire des filles* que la résistance à la scatologie vient aussi de la répétitivité des tâches maternelles et cite une de ses amies : « Quand on a les mains dedans à longueur de journée, on n'a pas envie de

l'étaler sur les pages » (2002, p. 53). Que la voix du monologue soit celle de la fille plutôt que celle de la mère prend donc une tout autre dimension : la mère ne pourrait simplement pas rire du mucus de sa fille, elle qui l'a mouchée depuis sa naissance. C'est sur la mère que repose l'obligation de combler sa fille et d'en prendre soin. Face à l'impossibilité de remplir toutes les conditions imposées par sa fille dans le maintien de sa propreté et l'accomplissement de ses désirs marchands, elle oppose un silence complet. Entre la mère et la fille se dresse une incompréhension dans laquelle Beaudry campe sa scène humoristique. Dans son billet « Les belles-mères », Brossard affirme ainsi ironiquement que la belle-mère est nécessairement « [u]ne femme "FINIE" (parce qu'elle n'aura plus d'enfants) » (*TDP*, 1980 [mai 1976], p. 30). Entre la belle-mère et la belle-fille s'opère un transfert de fécondité et la première cède à la seconde une « féminité » réduite à la capacité de procréation. La belle-mère perdrait alors dans le mariage de son fils la possibilité d'avoir d'autres enfants. Dans cette organisation des rôles, l'alliance intergénérationnelle serait impossible. C'est donc en soulignant l'absurde d'une fécondité à somme nulle que Brossard parvient à montrer la nécessité pour les femmes occupant ces deux rôles de s'unir. Le rôle de la mère est renversé dans les deux revues et passe de bouc émissaire à émissaire féministe, lien entre les générations de femmes.

Le rire ouvre la porte à un renversement social que les féministes sont prêtes à exploiter et les écrivaines des *TDP* et de la *NBJ* l'utilisent donc comme moyen d'écrire leur cause et de briser les tabous. L'humour représente un moyen efficace d'opérer un changement idéologique et de dévoiler de nouveaux modes d'écriture. Cixous le

poétise dans *Le rire de la Méduse* : « [s]i elle est elle-elle, ce n'est qu'à tout casser, à mettre en pièces les bâtis des institutions, à faire sauter la loi en l'air, à tordre la "vérité" de rire » (2010 [1975], p. 59). Le rire devient pour les féministes un moyen d'écrire un sujet féminin qui comprend et suit une « vérité » autre que celle du patriarcat. L'usage de l'humour pour les femmes militantes n'est cependant pas sans danger et les *TDP* se méfient ainsi du risque de tourner leur combat en dérision. Dans l'éditorial d'avril 1976, le collectif se rebelle contre le traitement médiatique réducteur dont les féministes québécoises écopent : « [o]n nous demande si nous avons le sens de l'humour et si nous pouvons faire rire (de donner l'assurance que nous ne sommes pas "trop sérieuses" et donc, en fait, que nous ne sommes pas vraiment en révolte) » (*TDP*, 1980 [avril 1976], p. 22). Les femmes des *TDP* veulent être caustiques, dérangeantes, mais pas désamorçées. L'humour est d'abord un correctif social, comme l'évoque Bergson lorsqu'il affirme que « le rire est, avant tout, une correction. Fait pour humilier » (2002 [1900], p. 83) et les militantes se méfient de la possibilité qu'on les force à rentrer dans le rang patriarcal par l'usage d'un humour dégradant envers leur cause et son importance. L'humour grinçant, oui, le rire acquiesçant, non. Dans un texte de la *NBJ*, Théoret arrose l'arroseur et s'interroge sur les pensées de son personnage type de macho : « [o]n dirait qu'il privilégie l'humour. Il en conserverait un monopole semble-t-il tant il aime tout tourner à la blague. On peut s'amuser, non? On peut y mettre du sien, qui n'aime pas rire? » (1981, p. 66) Le ton des questions passe du sérieux à l'ironie par les hésitations des premières phrases : « on dirait », « semble-t-il ». Elle se moque du monopole

humoristique de l'homme patriarcal, « macho », et force ainsi l'acceptation de son propre type d'humour en soulignant la nécessité d'un rire féministe qui nierait le rire totalitaire du patriarcat. Nancy A. Walker avance que l'humour féministe

would turn upon and make plain the very absurdity of the culture's views and expectations of women, and by so doing would make clear that it is not women who are ridiculous (in the sense of being easy targets for ridicule), but the culture that has subjugated them<sup>7</sup> (1988, p. 143).

Théoret utilise cette stratégie afin de suggérer que ce n'est pas celle qui ne rit pas qui est ridicule, mais plutôt le mauvais blagueur. Le renversement est aussi utilisé en marge du texte d'Agathe Martin « La colère des femmes ou l'apprentissage du casse-noix » dans les *TDP*, puisqu'un dessin humoristique d'un pénis grossièrement dessiné et encerclé est accompagné d'une explication simple en lettres cursives : « purée-pénis » (*TDP*, 1980 [juin 1976], p. 38). Ici, les habitudes ménagères des femmes servent à renverser l'ordre social en opérant une castration à l'aide de méthodes culinaires. En fait, une caractéristique de l'écriture des *TDP* facilite le rire : la communauté. Bergson affirme que « [n]otre rire est toujours le rire d'un groupe » (2002 [1900], p. 11), souvent fermé, et les *TDP* établissent une communauté féministe en leurs pages, avec ses propres références humoristiques spécifiques au journal. Joubert parle de « la difficulté [...] d'éviter ce que Lucie Olbrechts-Tyteca nomme le rire d'exclusion – celui qui rit *de* – pour arriver au rire de communion – celui qui rit *avec* » (2002, p. 75). Joubert explique également que le militantisme « s'accommode mal du rire car les militants, presque par définition, font corps avec l'objet de leur

---

<sup>7</sup> Je traduis : « retournerait et rendrait évidente l'absurdité de la vision et des attentes sociales envers les femmes et, ce faisant, rendrait clair que ce ne sont pas les femmes qui sont ridicules (puisque ridiculisées), mais bien la culture qui les a subjuguées ».

lutte et n'ont pas, en général, le recul nécessaire [...] pour que puisse jaillir l'humour » (2002, p. 89). Il semble que c'est le contraire qui se produit chez les *TDP*. Elles réussissent à se moquer du patriarcat justement parce qu'elles sont militantes, distantes du système en place, rapprochées par une cause commune et une culture militante, féministe, partagée. Elles ne se targuent pas de rire *avec* les hommes, mais rien *d'eux*, dans un renversement de pouvoir momentané pour lequel elles n'ont pas l'intention de s'excuser.

L'humour n'est pas le seul recoupement thématique motivé par une volonté de changement social. Le numéro *La femme et la ville* de 1981 rejoint lui aussi un thème qui traverse les *TDP* : celui du comment vivre, du comment survivre en ville pour les femmes. Ces croisements servent la cause féministe en donnant aux femmes un espace de parole sur des sujets les préoccupant ou les intéressant, tout en développant des tropes féministes par ces échanges. Le traitement de la ville à la fois dans les *TDP* et dans la *NBJ* en démontre les limites et les dangers pour les femmes. Ainsi, dans « Pré(e) », le liminaire du numéro *La femme et la ville*, Brossard poétise l'hostilité des villes : « [l]a ville patriarcale sans relâche, patriarcale jusqu'aux dents » (1981, p. 5). La menace idéologique de la ville est concrétisée par une personnification à travers l'usage du syntagme « jusqu'aux dents » qui exprime le danger physique couru par les femmes se déplaçant en ville dans une société patriarcale. L'analogie comble la distance entre violence idéologique et violence physique. Cette menace de la ville patriarcale est exprimée dans les *TDP* par le trauma d'une lectrice qui s'interroge crûment dans un texte anonyme intitulé « Pourquoi moi? » : « [p]ourquoi ce viol qui

me fait craindre tous les promeneurs, qui m'oblige à changer de trottoir » (*TDP*, 1980 [décembre 1977], p. 143). L'impossibilité idéologique d'habiter la ville exprimée par Brossard est cruellement vécue par cette lectrice qui donne voix à son trauma grâce à la communauté féministe des *TDP*. Sa dénonciation équivaut à un refus d'accepter que la cité lui soit interdite, sa prise de parole agit comme un signalement de cette injustice. La lectrice, malgré son anonymat (la lettre n'est signée que par « Une étudiante, 16 ans »), rejoint une communauté politique de femmes qui réalisent que leur identité au sein d'une société patriarcale constitue une expérience commune à partir de laquelle bâtir une sororité.

Les occurrences des villes ne sont pas seulement limitées au Québec et comprennent aussi des mentions de villes internationales. Dans le numéro spécial de la *NBJ*, on ne compte pas les mentions de Paris ou New York. Montréal se place toutefois dans l'axe de trois autres grandes métropoles dans le titre du texte de Pauline Harvey : « Montréal-New-York-Londres-Paris par Laker Airways ». La mention des référents toponymiques s'accompagne d'une référence commerciale inscrivant le texte dans un parcours biographique et retraçant le voyage de l'auteure. Dans ce texte, Harvey exprime cependant l'impossibilité pour elle d'habiter son voyage : « [o]n dirait que c'est moi qui suis l'espace. Je suis dans l'espace trop grand qu'il y a de Paris à Montréal » (avril 1981, p. 58). Sa solitude l'empêche d'habiter à la fois la ville d'origine et la ville d'arrivée, le parcours même du voyage déréalisant son corps. L'exploration littéraire des villes laisse un vide que l'auteure est seule à combler. Cette distance joue le rôle opposé dans la publication féministe où la

multiplication des lieux et villes de distribution du journal contribue à la respectabilité et au prestige des *TDP* en élargissant le réseau de femmes que la publication permet de constituer. Le collectif vise à s'inscrire dans une mouvance internationale et la mention des villes d'envoi des lettres publiées dans les pages devient une façon de tracer une carte topographique des solidarités féministes. Ainsi, dans le numéro d'avril 1977 la chronique « Les femmes nous écrivent » contient à la fois des mots provenant de Paris, de Saskatoon et d'Arvida (*TDP*, 1980 [avril 1977], p. 98). Cette diversité dans les envois servira par la suite de justificatif du sérieux des *TDP* dans leur conflit avec *L'actualité*<sup>8</sup>, alors qu'elles utiliseront le lectorat international comme preuve. Contrairement à Harvey, divisée dans et par son voyage, les *TDP* sont unies et la collectivité fait leur force et leur permet d'habiter le monde en tant que féministes.

### ***Politiques d'édition, politique d'action***

Les liens entre la *NBJ* et les *TDP* se remarquent aussi par la légitimation féministe que le journal offre aux auteures, tout comme celles-ci offrent une respectabilité à la démarche scripturale des autres militantes. Si Bergeron avance que « les membres du collectif *Les têtes de pioche* procèdent au gommage de leur identité d'artiste et d'actrice, dont la pratique est importante dans le champ littéraire de l'époque »

---

<sup>8</sup> *L'actualité* publie en septembre 1978 un numéro spécial visant à faire le point sur les luttes féministes récentes, « Dix ans de révolte des femmes au Québec ». Les *TDP* y sont décrites comme « mensuel féministe radical lesbien » et plusieurs groupes féministes de l'époque y sont décrits par ce qu'ils dénonceront en bloc comme des « inexactitudes, de[s] faussetés, [des] affirmations gratuites, de[s] vérités tronquées [et] de[s] déformations de faits et de propos » (*TDP*, 1980 [septembre-octobre 1978], p. 185).

(2013, p. 130), les deux revues servent plutôt de pôles où se transmettent les idéaux de l'une et des autres. En effet, les diverses productions culturelles féministes sont relayées dans les *TDP*, autant par des comptes rendus critiques que par des publicités. Les livres de Brossard, comme *L'amèr*, ou sa pièce, *La nef des sorcières*, en passant par les livres des collaboratrices, dont *L'Euguélonne* de Louky Bersianik, mais aussi plusieurs publications françaises (témoignant de l'importance de l'influence internationale dans le mouvement féministe de l'époque) sont promus dans les pages du journal militant, tout comme la *NBJ* sert de plateforme à l'avant-garde littéraire féministe. Les textes féministes des auteures participent de la création d'une pratique journalistique au sein de leur écriture.

Ainsi, les *TDP* interpellent et interagissent directement avec les autres instances féministes de leur époque, comme certains centres d'avortement, mais surtout d'autres publications grand public. Dans leur « Riposte des femmes à *L'actualité* » les *TDP* s'allient à d'autres groupes féministes et refusent en bloc d'être les victimes d'un traitement médiatique bâclé. Elles déplorent l'ignorance ayant mené à l'article et se targuent, elles, de ne pas faire du journalisme à l'emporte-pièce : « **Les têtes de Pioche**, malgré des moyens financiers très réduits, arrivent à produire une information qui, si elle a été qualifiée de "féministe" n'a jamais été qualifiée de tronquée ou de déformée. » (*TDP*, 1980 [septembre-octobre 1978], p. 186) L'attaque n'est ici que très peu voilée; les *TDP* parviennent à circonscrire leur propre mission et à définir leurs critères de publication. Elles accusent de plus *L'actualité*, pourtant une revue établie, de produire du journalisme de piètre qualité. Comme l'avance Bergeron,

« l'article de *L'actualité* est montré comme une tentative d'amoinrir l'importance de la réflexion des femmes [...], comme une vaste entreprise de "salissage" qui vise à corroder l'image des féministes en fonction de l'idéologie dominante et à réduire, ainsi, la portée des revendications émises par le mouvement des femmes » (2013, p.123). En publiant une riposte, les *TDP* refusent d'accepter une couverture médiatique au prix de leur intégrité et performent une attaque frontale qui affirme leur sérieux politique, tout en corrigeant les galvaudages de leur ligne éditoriale. L'inclusion des nouvelles du jour permet également aux éditrices de recadrer une opinion publiée dans d'autres pages : un billet d'opinion précédemment paru dans *La Presse* et discréditant le travail des femmes paraît dans l'édition de septembre 1977, titré par le collectif des *TDP* « À ne pas lire si vous êtes de mauvaise humeur » (*TDP*, 1980 [septembre 1977], p. 122). En affublant le billet d'un nouveau titre, les *TDP* neutralisent le propos, puisqu'il est transporté des pages « neutres » de *La Presse* aux pages militantes des *TDP* et y est dénoncé. En lisant l'article dans son contexte d'origine, la lectrice pouvait se sentir attaquée, mais la lecture similaire qu'en font les *TDP*, féministes notoires, offre une connivence. C'est que le journal se veut également une alternative féministe aux journaux grands publics, dont les « journaux de vedettes », qui diffusent des idéaux patriarcaux. On le constate dès le premier numéro dans le texte de fiction d'Agathe Martin « Les journaux de vedettes ou Comment la bourgeoisie parle aux femmes », « écrit d'après 10 journaux de vedettes parus les 1<sup>er</sup> et 8 novembre 1975 » (*TDP*, 1980 [mars 1976], p. 20). Martin y met en scène les propos des journaux de vedettes dans un scénario où Elise, personnage fictif, lit des

extraits des journaux de vedettes courants qui ne font que réitérer des impératifs patriarcaux de beauté et de romantisme : « “[m]audite marde le p’tit qui braille encore. Et le lavage qui est pas faite. [...] “Quand même, quel bonheur ce serait de pouvoir faire comme Ginette,” se dit Lise : “se faire inviter dans un restaurant chic, recevoir des fleurs, sortir en amoureux” » (*TDP*, 1980 [mars 1976], p. 20). La disparité entre le rêve vendu dans les pages des revues par Ginette, la célébrité en couple, et la réalité de mère au foyer célibataire d’Elise est criante, d’autant plus que la conclusion logique d’une sortie en amoureux est l’enfant dont Elise doit s’occuper à une époque où le droit à l’avortement est encore fragile. La dénonciation évidente de Martin est celle d’un mensonge fait à ces mères célibataires et femmes au foyer auxquelles on vend du rêve sans qu’il leur soit possible de se sortir de leur condition de ménagère, leur faisant miroiter une vie meilleure à laquelle elles ne peuvent accéder vu leur labeur au foyer.

On notera également l’utilisation d’une langue joulisante dans l’article. C’est en effet un des moyens langagiers que se donnent les *TDP* afin d’atteindre leurs buts politiques. Bergeron affirme dans ce sens que le joul est un mode de distinction pour la revue, qui se démarque ainsi d’autres publications en travaillant une langue près du peuple. Ce joul constitue un des éléments du nouvel habitus de la communauté féministe bâtie autour de la revue (Bergeron, 2013, p. 158-159). Le langage utilisé par les *TDP* est non seulement prosaïque, mais cru : c’est un langage de lutte et d’échange. En utilisant des formulations orales, Martin refuse de nier ses origines ouvrières et se rapproche ainsi de ses consœurs de classe modeste, amenant aux *TDP* un lectorat

différent de celui atteint par la *NBJ*. Alors que le ton dans le texte de Martin correspond à celui de son personnage, le joul, sous la forme de sacres et d'une certaine oralité, se retrouve également dans l'éditorial de juin 1976 : « [l]a publication du crisse de texte sur la colère des femmes nous a demandé un travail de quatre mois. Sur la censure, la crédibilité, le disable et le pas disable » (*TDP*, 1980 [juin 1976], p. 37). Le sacre renforce la portée de la colère des femmes et souligne la frustration face à la difficulté d'expression de ce sentiment. Les *TDP* tentent ici d'établir un vocabulaire pour nommer les frustrations des femmes, mais se butent à leurs propres blocages quant à la réception des textes. Josée Yvon utilise cette colère dans son texte « Gogo-boy » dans le numéro *La femme et la ville* mais la dirige contre l'aspect sectaire de certains groupes féministes : « je fréquente un écœurant et la librairie des femmes me *boy/cotte*. Non vous ne me verrez plus dans ces châssis claustrophobiquement coulissants » (1981, p. 104). La langue poétique utilisée par Yvon, ce joul mêlé de jeux langagiers, réunit les idéaux de Brossard contenus dans les deux revues : littérature et lutte. Yvon les utilise pourtant afin de décrier une sororité forcée. Elle dénonce également une certaine hypocrisie : les féministes la condamnent, elle, pour les méfaits commis par son compagnon, dont elle ne devrait pas être responsable. Elle refuse donc d'évoluer dans ces milieux, semblant se servir de ce premier numéro *Femmes* de la *NBJ* afin de décrier l'injustice subie. En cela, elle précède les *TDP* qui, on l'a vu, utilisent le même procédé afin de régler les conflits internes et externes au groupe.

Car l'objectif des deux revues reste l'ouverture d'un espace de parole pour et par les femmes comme l'annonce le collectif dans le premier éditorial : « [n]ous avons donc besoin d'un journal pour parler des actions des femmes, de leurs regroupements » (*TDP*, 1980 [mars 1976], p. 14). Si le but pour le journal est de relater des événements réels et des groupes existants, c'est la parole qui occupe le premier plan. Bergeron affirme qu'au sein des revues féministes étudiées « l'action s'effectue *par* la prise de parol. » (2013, p. 113) et c'est donc dire qu'il n'y a pas nécessité de militantisme de rue chez les *TDP* : la prise de parole est un engagement politique en soi. L'invention d'un lieu d'écriture et de discours pour les femmes à la *NBJ* se lit alors comme une action militante. Dupré analyse en ce sens la perméabilité de la référentialité dans la revue littéraire comme directement liée à la cause des femmes : « écrire son quotidien de femme devient une façon d'exercer une subversion » (1985, p. 120), précise-t-elle. Que des femmes écrivent le banal de leur quotidien, compte tenu des difficultés d'une prise de parole et de la béance des représentations de leurs expériences, devient un acte politique en lui-même. La prise de parole et la prise en compte d'un quotidien souvent caché permettent une lecture du monde radicalement différente. En offrant des textes qui dépassent les clichés, les textes féministes offrent une continuité avec l'avant-garde formaliste de la *BDJ* qui préférerait pourtant l'autoréférentialité dans ses premiers textes. C'est qu'avec la prise de conscience féministe, la parole en elle seule en vient à manquer à sa mission : elle doit permettre de modifier le réel. C'est le constat que fait Danielle Dussault dans « D'offenses en offrandes » : « [é]crire ne suffit pas, surtout quand ça n'écrit pas

autrement. Parler n'est pas assez, si cela ne parle pas. Si cela fait mal, il faut être seule à signer le mot qui n'accepte pas de s'aigner » (1983, p. 12). La femme qui a le privilège de sa plume sait désormais qu'elle peut, mais aussi qu'elle doit s'affirmer féministe, qu'elle a droit d'écrire *autrement*, d'un point de vue et d'une volonté politique genrés, différents. Surtout, l'écrivaine féministe a dorénavant la responsabilité de performer le déplacement idéologique d'une littérature qui ne peut plus se prétendre neutre.

Les moyens et modes d'édition diffèrent entre la *NBJ* et les *TDP*, mais plusieurs thématiques, dont l'humour et la ville, se retrouvent dans les deux publications. C'est qu'elles partagent le même objectif : la création d'un espace de parole pour les femmes. Il semble pourtant que chez les *TDP*, le « nous » des femmes devient trop grand. En 1979, les *TDP* tirent leur révérence, Brossard quitte le comité éditorial de la *NBJ* et le projet d'un grand « nous » des femmes cède sa place dans la pratique de l'auteure à un « nous » toujours féminin, mais bien plus littéraire. Claude Sabourin affirme dans son article « Les numéros “femmes” de la BJ/NBJ : pour une transformation des pratiques discursives » que « [l]e je sera tout indiqué pour traiter de la spécificité féminine; opprimée en tant qu'individu, en tant que collectivité, la femme » (1985, p. 129). C'est donc dire qu'au Québec, ce « nous » des femmes ne se lit plus qu'en filigrane, à travers les « je » des féministes littéraires. Si Brossard développe une réflexion féministe au sein des *TDP*, son retour à l'écriture marquera une priorisation de la littérature comme mode d'expression de la lutte féministe. Les

questions de lutte des classes sont désormais écartées et c'est à la question de la voix des femmes en littérature que se consacre dorénavant Brossard.

## Bibliographie

### Corpus étudié

#### *La Barre du jour*

BROSSARD, Nicole (dir.) (hiver 1975), *Femme et langage*, n° 50.

BROSSARD, Nicole (hiver 1975), « E muet mutant », *Femme et langage*, n° 50, p. 10-27.

#### *La Nouvelle Barre du jour*

BEAUDRY, Adèle (octobre 1981), « Géographie (ou : La théorie des ensembles) », *Femmes et humour*, n° 106, p. 45-51.

BEAULIEU, Germaine (dir.) (octobre 1981), *Femmes et humour*, n° 106.

BEAULIEU, Germaine (octobre 1981), « Liminaire », *Femmes et humour*, n° 106, p. 5.

BROSSARD, Nicole (dir.) (avril 1981), *La femme et la ville*, n° 102.

BROSSARD, Nicole, « Pré(e) » (avril 1981), *La femme et la ville*, n° 102, p. 5.

BROSSARD, Nicole (mars 1986), « Interceptor le réel », *Le forum des femmes*, n° 172, p. 15-19.

DE JORDY, Micheline et Louise SAUVÉ (dir.) (mars 1984), *Révélatrices : femmes et photos*, n°s 136-137.

DUSSAULT, Danielle (mars 1983), « D'offenses en offrandes », *Femmes*, n° 124, p. 7-12.

HARVEY, Pauline (avril 1981), « Montréal-New-York-Londres-Paris par Laker Airways », *La femme et la ville*, n° 102, p. 55-58.

LE COLLECTIF (mars 1983), « Liminaire », *Femmes*, n° 124, p. 5.

THÉORET, France (octobre 1981), « Petite galerie », *Femmes et humour*, n° 106, p. 61-67.

YVON, Josée (1981), « Gogo-boy », *La femme et la ville*, n° 102, p. 101-107.

### ***Les Têtes de pioche***

*Les Têtes de pioche : collection complète* (1980), Montréal, Éditions du remue-ménage, coll. « De mémoire de femmes ».

- BROSSARD, Nicole (mars 1976), « Féminisme ou lutte spécifique des femmes », n° 1, p. 16.
- LE COLLECTIF (mars 1976), « Éditorial », n° 1, p. 14.
- MARTIN, Agathe (mars 1976), « Les journaux de vedettes ou comment la bourgeoisie parle aux femmes », n° 1, p. 19-20.
- THÉORET, France et Michèle JEAN (mars 1976), « Le matriarcat québécois analysé par les reines du foyer », n° 1, p. 13, 15 et 20.
- LE COLLECTIF (avril 1976), « Éditorial », n° 2, p. 22.
- BROSSARD, Nicole (mai 1976), « Les belles-mères », n° 3, p. 30.
- LE COLLECTIF (juin 1976), « Éditorial », n° 4, p. 37.
- MARTIN, Agathe (juin 1976), « La colère des femmes ou l'apprentissage du casse-noix », n° 4, p. 38.
- FORTIN, Monique et Micheline CARDINAL (novembre 1976), « Lettre ouverte de deux participantes : Notre attente vis-à-vis un journal féministe », n° 7, p. 67.
- LE COLLECTIF (décembre 1976), « Éditorial », n° 8, p. 70.
- s.a. (décembre 1977), « Pourquoi moi? », vol. 2, n° 8, p. 143.
- LE COLLECTIF (septembre-octobre 1978), « La riposte des femmes à *L'actualité* », vol. 3, nos 5-6, p. 185-186.
- JEAN, Michèle (juin 1979), « Éditorial », vol. 3, n° 7, p. 194.
- SAINT-JEAN, Armande (1980), « Préface », *Les Têtes de pioche : collection complète* (1980), Montréal, Éditions du remue-ménage, coll. « De mémoire de femmes », p. 5-10.

### **Corpus critique et théorique**

BERGERON, Marie-Andrée (2013), « *NOUS AVONS VOULU PARLER DE NOUS* ». *Le discours éditorial des féministes québécoises (1972-1987) dans Québécoises deboutte!*, Les têtes de pioche et La Vie en rose, thèse de doctorat, Québec, Université Laval.

BERGSON, Henri (2002 [1900]), *Le rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, Les Presses universitaires de France. Version numérique par Bertrand Gibier, [http://classiques.uqac.ca/classiques/bergson\\_henri/le\\_rire/le\\_rire.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/bergson_henri/le_rire/le_rire.html).

- BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (2010 [2007]), *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact ».
- BONENFANT, Joseph et André GERVAIS (1985), « Ce que pouvait être, ici, une avant-garde », *Voix et Images*, vol. 10, n° 2, p. 68-85, [id.erudit.org/iderudit/013873ar](http://id.erudit.org/iderudit/013873ar).
- CAMBRON, Micheline et Hans-Jürgen LÜSEBRINK (2000), « Presse, littérature et espace public : de la lecture et du politique », *Études françaises*, vol. 36, n° 3, p. 127-145, [id.erudit.org/iderudit/009727ar](http://id.erudit.org/iderudit/009727ar).
- COLLIN, Françoise (1983), « La même et les différences », *Les Cahiers du GRIF*, n° 28, p. 7-16, <https://doi.org/10.3406/grif.1983.1394>.
- CIXOUS, Hélène (2010 [1975]), *Le rire de la méduse et autres ironies*, Paris, Galilée.
- DUPRÉ, Louise (1985), « BJ/NBJ : pour une lecture des politiques éditoriales », *Voix et Images*, vol. 10, n° 2, p. 115-124, [id.erudit.org/iderudit/200502ar](http://id.erudit.org/iderudit/200502ar).
- HARCUP, Tony (2016 [2014]), *A Dictionary of Journalism*, Oxford, Oxford University Press, <http://www.oxfordreference.com/view/10.1093/acref/9780199646241.001.0001/acref-9780199646241-e-19>.
- JOUBERT, Lucie (2002), *L'humour du sexe. Le rire des filles*, Montréal, Triptyque.
- MCNAY, Lois (2000), *Gender and Agency: Reconfiguring the Subject in Feminist and Social Theory*, Cambridge, Polity Press.
- SABOURIN, Claude (1985), « Les numéros “femmes” de la BJ/NBJ : pour une transformation des pratiques discursives », *Voix et Images*, vol. 10, n° 2, p. 125-132, [id.erudit.org/iderudit/013877ar](http://id.erudit.org/iderudit/013877ar).
- VAN SCHENDEL, Michel et Jean FISSETTE (1977), « Un livre à venir. Rencontre avec Nicole Brossard », *Voix et Images*, vol. 3, n° 1, p. 3-18, [id.erudit.org/iderudit/200084ar](http://id.erudit.org/iderudit/200084ar).
- WALKER, Nancy (1988), *A Very Serious Thing. Women's Humor and American Culture*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

## Résumé

Les frontières entre revue littéraire et presse féministe sont poreuses durant la deuxième moitié de la décennie 1970, alors que Nicole Brossard dirige à la fois *La Nouvelle Barre du jour* et *Les Têtes de pioche*. En comparant les politiques éditoriales des deux revues, on distingue plusieurs ressemblances, dont leur prise de position féministe. Cette analyse prend comme point de comparaison les numéros annuels *Femmes* de *La Nouvelle Barre du jour* ainsi que le travail éditorial de Nicole Brossard aux *Têtes de pioche*. Il s'agira de voir comment plusieurs des pratiques des deux revues se recoupent, incluant la divulgation des difficultés de publication, des conflits et des divisions politiques, ainsi que l'usage de l'humour.

## Abstract

The borders between literary magazine and feminist press were porous during the second half of the 1970s as Nicole Brossard was editing both *La Nouvelle Barre du jour* and *Les Têtes de pioche*. By comparing these different publications' editorial policies, the reader can notice many similarities, including their feminist stance. This analysis considers the meeting points between the annual *Femmes* specials at *La Nouvelle Barre du jour* and the editorial work of Nicole Brossard at *Les Têtes de pioche*. Many scriptural and editorial practices are shared by both publications, including the disclosure of internal conflicts and publishing difficulties, the various political divisions, and the use of humor.